

Coppet le 4 Sept 1815

Monsieur

Les circonstances et l'interruption du cours des postes m'ont empêché de répondre plutôt à la lettre intéressante que Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 Mai. Je crains bien que ces temps orageux n'ayent aussi troublé Vos savans travaux, et arrêté Votre bel ouvrage sur les monumens indiens que je désirerais bien voir achevé.

Il faut espérer qu'une paix durable et vraiment européenne ramenera enfin le calme dans les esprits, qu'elle favorisera les recherches paisibles, et les communications entre les savans de différens pays qui, par leur vocation, doivent être cosmopolites.

J'ai reçu par M^r de Staël les livres que Vous avez eu la bonté de me procurer, et il a eu soin d'acquitter d'abord ma dette. Vous m'obligeriez beaucoup si Vous vouliez faire venir pour moi l'*Amarasinha*, la première fois que Vous commanderez des livres en Angleterre. C'est le livre qui me manque le plus, faute d'un autre dictionnaire. Cependant cela ne presse pas extrêmement puisque je n'en pourrai faire usage qu'au printemps prochain. — Au reste je continue l'étude de l'Indien avec patience, et même avec passion : mais j'ai souvent lieu de regretter les secours de l'excellent M^r Bopp. Il y a une grande lacune entre la connaissance de la grammaire, et la lecture des originaux, lacune que jusqu'ici les Anglais ne se sont pas soucié de remplir. M^r Chézy devrait bien nous donner une *Chrestomathie* indienne, avec une exacte analyse grammaticale, et tous les secours d'une interprétation méthodique. En rendant compte de ses deux programmes dans la *Gazette littéraire* de Heidelberg j'ai parlé de l'étude de l'Indien en général ; j'ai avant tout conseillé le voyage de Paris à ceux de mes compatriotes qui veulent s'y vouer, et à cette occasion je n'ai pu m'empêcher de rendre hommage à votre vaste savoir, et à votre bonté prévenante pour les hommes de lettres étrangers, que mon frere et moi nous avons également éprouvé.

Je suis à la veille de partir pour l'Italie, où je compte passer l'hiver. Je ne sais pas encore quand j'aurai le bonheur de Vous revoir à Paris. En attendant je Vous prie de me conserver un souvenir bienveillant, et d'agréer l'assurance de ma considération très-distinguée et de mes sentimens les plus pressés.

V.[otre] tr.[ès] h.[umble] et tr.[ès] ob[éissan]t serviteur

A. W. de Schlegel